RAPPORTS ET MÉMOIRES

I

L' « INFINITIF DE NARRATION » EN LATIN

PAR P. PERROCHAT
Chargé de cours à l'Université de Toulouse

L'infinitif, comme le marque son nom même, s'oppose aux modes définis (indicatif, subjonctif, impératif), dont il diffère en ce qu'il n'exprime ni la personne, ni le nombre, ni le temps, ni les particularités qui distinguent les « modes », mais seulement l'opposition *infectum — perfectum*.

C'est donc une véritable curiosité linguistique que l'emploi de l'infinitif comme suppléant d'une forme définie du verbe : dans une proposition comme (*dico*) *te facturum fuisse, si...*, il arrive à exprimer une notion des plus précises : l'action, le mode, la personne (par son sujet) ; il est là très éloigné de sa valeur primitive. On peut montrer comment un tel emploi est sorti de constructions où l'infinitif n'est à l'origine qu'un simple complément avec sa valeur indéterminée fondamentale ; c'est la position *subordonnée* de l'infinitif qui explique le développement de l'emploi. Il paraît d'ailleurs établi que le type de *la proposition infinitive déclarative*, celui dans lequel l'infinitif se rapproche le plus des formes personnelles du verbe, bien qu'ayant un point d'appui solide (l'infinitif originairement complément d'objet direct), semble n'avoir acquis son plein développement que dans une prose de caractère littéraire et savant ; dans la langue courante, l'infinitif paraît être resté plus près de sa valeur générale primitive[1].

Mais une sorte d'expression plus étonnante encore, c'est celle dans laquelle l'infinitif a la valeur d'une forme verbale définie dans une proposition non complétive : ici l'infinitif n'a pas le sou-

1. Cf. à ce propos ma note dans la *Revue des Études latines*, t. VIII, fasc. 1, p. 32-34

tien du verbe introducteur. Le type le plus connu de cet emploi de l'infinitif est l'infinitif « historique » ou de « narration », encore appelé « infinitif descriptif »; c'est aussi le plus curieux, car avec lui un *fait*, dans un récit ou une description, au lieu d'être rendu par le mode normal du *fait*, l'indicatif, est exprimé d'une manière indéterminée. Comment un tel type est-il possible? Comment et dans quelle mesure s'est-il développé?

Plusieurs hypothèses ont été faites sur l'origine de la construction : 1° Certains ont voulu l'expliquer, après les grammairiens anciens[1], par une ellipse de *coepi;* 2° on a supposé aussi[2] qu'en face des formes de parfaits *amauerunt*, *amarunt*, *amauere*, une forme de parfait **amare*, prise pour un infinitif, serait à l'origine de l'emploi; il faudrait, de plus, admettre une extension analogique dans le cas des conjugaisons où la confusion était impossible : *monere*, *dicere*, etc...; 3° M. J. Wackernagel[3] a pensé que cet emploi était en principe un infinitif-impératif : l'impératif servirait là, comme dans d'autres langues indo-européennes, à la narration; l'événement raconté est alors considéré comme l'exécution d'un ordre que l'acteur se donne à lui-même, ou qu'une des personnes agissantes donne aux autres. Ainsi, dans le *Trinummus*, v. 289

cetera : rape, trahe, fuge, tute-lacrumas haec mihi quom uideo eliciunt

l'impératif est l'équivalent de : *rapiunt, trahunt, fugiunt, latent;* 4° mais la meilleure explication de beaucoup est celle de M. P. Kretschmer[4] : après avoir montré la faiblesse des théories 1° et 2° et la fragilité de la théorie de M. Wackernagel, il déclare que la construction appelée « infinitif historique » est analogue à la phrase nominale : l'infinitif a là la valeur d'un substantif et exprime l'action sous une forme très générale. Ce remarquable exposé a ouvert une voie nouvelle aux recherches[5]. Il a provoqué, quelques années plus tard, plusieurs articles de E. Müller-Graupa, intitu-

1. A ce propos, cf. Wölfflin, *Archiv für lat. Lexikog.*, X, p. 177 et suiv., et Jänicke, *Jahrb. f. kl. Phil.*, 1895, p. 134.

2. Wisen, *Archiv für lat. Lexikog.*, XV, p. 282.

3. Wackernagel, *Verhandlungen der Züricher Philol.-Vers. 1887*, p. 276 et suiv.

4. P. Kretschmer, *Zur Erklärung des sog. I. hist.*, dans *Glotta*, t. II, p. 270 à 287.

5. Et pourtant la théorie admettant l'ellipse de *coepi* a encore quelques partisans : cf., par exemple, Kroll, *Die wissenschaftliche Syntax im latein. Unterricht*, 1920, p. 44; cf. aussi la 3e édition de son ouvrage (1925), p. 57.

lés *Der Infinitiuus « primitiuus »*[1], où ces idées sont reprises et élargies. Puis M. Schuster[2] a, dans le même esprit que M. P. Kretschmer, abordé la question.

Il peut sembler téméraire de prétendre apporter du nouveau sur un sujet apparemment épuisé[3]. M. Schuster ne déclare-t-il pas[4] : « Das Rätsel des Entstehens und Wesens dieser Ausdrucksform darf heute als im wesentlichen gelöst angesehen werden? »

L'intérêt du sujet réside dans la contradiction manifeste entre la valeur de la construction, à son point de départ, dans la langue courante, et celle qu'elle a prise, lors de son emploi dans la langue écrite : c'est, à l'origine, une expression rudimentaire de la pensée; de sa valeur primitive, elle a gardé, sans doute, dans un certain nombre de cas, une nuance familière et sert parfois à donner au style une allure plus nonchalante, moins tendue; ce fait est bien connu; mais ce n'est là qu'une faible partie de son emploi : depuis une date ancienne elle semble conçue, dans la langue écrite, plus souvent comme une élégance, et la grande extension

1. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1918, p. 1097-1104, 1122-1128, 1143-1152; et des indications complémentaires dans : 1919, p. 381-383.

2. M. Schuster, *Zu den Theorien über die Entstehung und das Wesen des sogenannten historischen Infinitivs*, Festschrift für... P. Kretschmer, 1926, p. 224 à 243.

3. On pourrait recourir, pour cette étude, à beaucoup d'autres ouvrages ou articles; nous ne prétendons pas les relever tous ici. Nous signalerons seulement :

A) Sur l'emploi en latin : G. Mohr, *De infinitivo historico*, Dissert. de Halle, 1878, 33 pages (important, bien qu'ancien et de dimensions réduites). — G. Ramain, *Observations sur l'emploi de l'infinitif historique, Revue de Philologie*, 1914, p. 5 à 26. — J. J Schlicher, *The historical infinitive, Classical Philology*, IX (1914), p. 279-294, 374-394; X (1915), p. 54-74. — Rappelons l'article cité de Wölfflin : *Archiv...*, X, p. 177-186 : *Die Entwicklung des Infinitivus historicus.*

B) Sur l'emploi particulier chez divers auteurs, plusieurs travaux, notamment : C. Hübenthal, *Quaestiones de usu infinitiui historici apud Sallustium et Tacitum.* Halle, 1881, 56 pages.

C) Sur des questions connexes : l'ouvrage de M. J. Marouzeau : *La phrase à verbe « être » en latin.* Paris, Geuthner, 1910. — L'article de M. A. Meillet sur : *La phrase nominale en indo-européen, M. S. L.*, XIV, 1906. — Ensuite, les ouvrages de : M. Barone, *La frase nominale pura in Plauto e in Terenzio.* Roma, 1909. — Alf. Lombard, *Les constructions nominales dans le français moderne.* Uppsala, 1930, 298 pages. — G. Loesch. *Die impressionistische Syntax der Goncourt*, Dissertation de Nürnberg, 1919, 124 pages. — Un article tout récent de M. Leo Spitzer : *Zum französischen historischen Infinitiv*, dans *Zeitschrift f. rom. phil.*, 1930, p. 533-547.

D) Sans compter des ouvrages généraux de psychologie, syntaxe, stylistique, comme : W. Wundt, *Völkerpsychologie* : 1er, 2er Band, *Die Sprache* (3e édit. Leipzig, 1911-1912); 3er Band, *Die Kunst* (3e édit., Leipzig, 1919). — J. B. Hofmann, *Lat. Umgangssprache.* Heidelberg, 1926. — Ch. Bally, *Traité de stylistique française*, 2 volumes, 2e édition. Paris, Klincksieck, 1921. — *Le langage et la vie.* Paris, Payot, 1926.

4. *Art. cité*, ci-dessus, p. 243.

que des écrivains stylistes tels que Salluste, Tite-Live et Tacite ont donnée à l'infinitif de narration est due à la valeur esthétique qu'ils ont trouvée dans cette construction, considérée désormais comme un procédé d'art[1].

Une étude d'ensemble de la question peut être conçue de la manière suivante :

1° Reprendre, sur des bases plus larges encore qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, la question de l'origine de la construction : insister sur le caractère schématique, rudimentaire de l'expression, qui, n'offrant en principe qu'une esquisse de la pensée, est par excellence un tour d'une langue vivante et affective.

2° Mettre en lumière, d'autre part, les possibilités artistiques de la tournure.

3° Montrer que celles-ci ont été aperçues et utilisées par les auteurs latins dès une date ancienne, puis que le procédé d'art s'est hypertrophié chez des stylistes, comme Salluste, Tite-Live et Tacite.

La question ainsi posée, l'intérêt de l'étude s'élargit : il ne s'agit plus seulement de « l'infinitif de narration », il s'agit de l'histoire d'un procédé de style ; il s'agit de montrer, par un exemple précis, comment une même tournure peut exister parallèlement dans la langue courante et dans la langue littéraire, quand cette dernière, après avoir discerné la valeur esthétique d'un type d'expression de la langue spontanée, l'a adopté et développé artificiellement.

Mais je me contente aujourd'hui d'esquisser le plan de cette étude me réservant d'en présenter le développement dans un article ultérieur.

P. PERROCHAT.

1. M. Schuster voit dans l'emploi chez Salluste un archaïsme (*art. cité*, p. 240-241). Sans doute, dans le français actuel, l'emploi de l'infinitif de narration — qui n'est plus une construction vivante, n'est même pas conçu comme une tournure familière, mais comme une élégance de style — semble bien être un archaïsme, dû à l'imitation de La Fontaine (M. Leo Spitzer l'a montré dans l'article cité ci-dessus). Mais l'influence de La Fontaine est tellement considérable chez nous que le cas est particulier. Quand il s'agit de Salluste, on abuse fréquemment du terme d' « archaïsme ». En réalité, l'auteur latin, dans son effort pour se constituer un style personnel, a vu tout le parti à tirer d'une construction qui pouvait produire des effets artistiques.